

LE CONSEIL PSYCHOLOGIQUE ET D'ORIENTATION; JALONS POUR UN MODÈLE PSYCHOSOCIAL INTÉGRÉ

PAULINE FAHMY
Université Laval

Résumé

Le Conseil psychologique en orientation a été institué pour permettre l'insertion sociale des individus par le biais du choix et de l'exercice d'une profession qui assure leur développement et celui de leur société. La façon de concevoir la relation d'aide qui s'instaure à cette fin a été fortement influencée par les notions et concepts tirés de l'hygiène mentale et de la psychothérapie, aboutissant à des pratiques qui sont passées de l'humanisme fonctionnaliste à un humanisme individualiste. Nous proposons de faire appel à l'information sociologique et à la psychologie sociale pour élargir le cadre de l'activité de conseil sur deux plans: celui du champ d'intervention, afin qu'il englobe toutes les autres situations où des difficultés dans le développement des individus risquent de survenir et celui des moyens et des fins de l'intervention pour tenir compte du fait qu'il n'y a pas, à la limite, de "maturité" psychologique sans "maturité" politique.

Abstract

Guidance counselling was meant at its beginnings, as an aid for social integration of people through their choice and practice of an occupation which could guarantee their own development and the development of their society. The theoretical foundations of counselling have been drawn essentially from the mental hygiene movement and psychotherapy, and the practice has evolved from functional humanism to individualistic humanism. We advocate the use of sociological information and social psychology concepts in order to broaden the scope of counselling. This broadening means that: 1) counselling is considered relevant for all the life situations with some potential developmental risks 2) the means and goals of counselling are reorganized in order to include the concept of "political maturity" without which there is no "psychological maturity".

Le Conseil psychologique, comme tout autre type de conseil, ou simplement comme toute intervention, répond fondamentalement à deux questions et s'élabore en fonction des réponses qui s'y donnent. Ces deux questions sont: "Qu'est-ce qui ne va pas?" et "Pourquoi?". Ensuite, et seulement ensuite, des mesures palliatives, correctives, préventives ou "promotrices" sont proposées et mises en place, étant bien entendu que les réponses

à ces deux questions sont étroitement liées à l'organisation et aux structures sociale l'intérieur desquelles elles émergent.

Préoccupations autour desquelles s'est organisée l'orientation

En orientation, ces deux questions fondamentales ont suscité des réponses nombreuses et variées. Leur nomenclature constituera une première partie de cet article. Nous proposerons ensuite des réponses inspirées d'une approche psychosociale de l'orientation. Dans cette perspective, il peut être utile de reprendre

Le conseil psychologique et d'Orientation

les éléments qui ont contribué à la définition initiale de l'orientation. En 1908, à l'époque où F. Parsons préparait son célèbre ouvrage "Choosing a Vocation" et fondait le "Vocation Bureau of Boston", la situation sociale qui prévalait était la suivante: un climat et des institutions sociales relativement stables, à l'exception de deux éléments problématiques de changement:

1. L'urbanisation qui amenait les jeunes à quitter les petites agglomérations rurales ou semi-rurales où ils vivaient et où les diverses possibilités de travail étaient en somme assez faciles à cerner.

L'industrialisation, avec sa division toujours plus poussée des tâches (jusqu'à leur éclatement), ce type d'organisation du travail entraînant une demande de personnel aux qualifications spécifiques et souvent étroites.

Ces changements eurent pour conséquence la *prolétarianisation* d'une bonne part de la population (les jeunes surtout) et sa *désorientation* face à la complexité et aux exigences rigides du marché du travail.

A la question "Qu'est-ce qui ne va pas?" l'orientation a donc répondu: c'est le choix de sa future vocation, de son travail, par le jeune au moment où il doit s'insérer dans la société des adultes. Cette réponse a été modifiée, élargie, nuancée, au fur et à mesure que les conseillers tentaient d'aider les individus. Notamment, et entre autres choses, ils ont découvert que les individus ayant à opérer des choix professionnels se recrutaient à divers âges et en divers milieux et non seulement chez les adolescents et dans le cadre de l'école (marginaux, infirmes, chômeurs instruits ou non, "retraités" de force, travailleurs insatisfaits du changement induit par la technologie dans leur travail, femmes retournant sur le marché de l'emploi, etc.). Ils ont découvert aussi que le choix n'était pas une opération instantanée, dont on pouvait tracer les coordonnées dans l'espace et le temps, mais n'était en fait que la partie tangible d'un processus, l'aboutissement d'une dynamique; aboutissement tout provisoire d'ailleurs, puisque ce processus se continuait tout au long de l'existence.

Toutefois, en dépit de ces remaniements, les conseillers (et leurs clients) demeurent insatisfaits comme en témoignent les interrogations et les remises en question qu'on retrouve périodiquement dans les congrès,

colloques et revues consacrées à l'orientation.

La multiplication des champs d'intervention

Ces remises en question de l'orientation nous forcent à nous demander, après tant d'autres, si le principal champ d'action du conseiller, celui qui exige une intervention urgente de sa part est encore, comme l'avait perçu Parsons, le domaine du choix vocationnel. Nous avons dit plus haut qu'à l'époque de Parsons, le travail, ou la préparation au travail, était le domaine où se manifestait une rupture suffisamment importante pour jeter dans le désarroi les jeunes qui devaient faire face à leur passage dans le monde des adultes (adultes eux-mêmes en désarroi pour les mêmes raisons). Peut-on dire que ce problème est encore d'actualité? Certes oui, puisque les éléments qui étaient présents au point de départ – révolution technologique et urbanisation – n'ont pas cessé de prendre de l'amplitude et que le travail reste encore la voie privilégiée, sinon inévitable, de l'insertion sociale. Seulement, ce problème n'est plus tout à fait le même; s'y sont ajoutés des aspects nouveaux, provoqués par des changements d'importance dans notre société. Ainsi, la fraction du temps consacrée au travail a diminué, soulevant la question de l'utilisation du temps "libre". Les notions de recyclage ou de formation continue commencent à s'ancrer dans les mentalités et à substituer l'idée de plan de carrière à celle de choix d'une profession. Les diverses mesures sociales telles que l'assurance-chômage, l'extension de la gratuité scolaire et des bourses d'études font paraître moins urgente la nécessité de travailler de façon continue et dans n'importe quelles conditions. La contestation du discours idéologique sur la valeur du travail et l'apparition d'autres valeurs, liées au courant de ce qu'on a appelé "la contre-culture", posent aussi en termes différents le problème du choix professionnel (Rousselet, 1972). La revendication du droit au travail, qu'on a vue apparaître au siècle dernier, devient, vers la fin de ce siècle, une revendication du droit au travail plaisant ou du moins "non abrutissant" quand ce n'est pas le "droit à la paresse".

Mais d'autres bouleversements, d'autres ruptures sont intervenus dans d'autres sphères. Pour n'en citer que quelques-uns: l'effondrement de l'autorité des adultes, le fossé des générations, la perte ou l'affaiblissement des croyances religieuses traditionnelles, l'expansion du phénomène bureaucratique et de la technocratie, le développement de

l'informatique, l'avènement de la société de consommation, le relâchement d'un certain nombre d'interdits sexuels, l'ampleur du mouvement de libération des femmes, l'usage répandu des drogues, la croissance et l'expansion désordonnées, jusqu'au gigantisme, des villes, etc. Mais, ce qui frappe le plus encore, c'est le rythme même du changement technologique, tantôt support et tantôt source des autres changements.

Le conseiller d'orientation ne peut plus dans ces conditions se contenter de répondre aux malaises provoqués par la vie de travail dans les mêmes termes, pas plus qu'il ne peut ignorer les malaises ou les désarrois provoqués par des bouleversements à l'intérieur des autres sphères de la vie sociale et qui interviennent dans le développement des individus qu'il veut aider. Rien d'ailleurs (et c'est un lieu commun de l'affirmer), rien n'affecte partiellement l'existence d'une personne. Tout retentit sur tout et se contenter de comprendre ou d'intervenir de façon partielle – à propos du choix professionnel seulement par exemple – c'est s'interdire de comprendre et d'aider réellement la personne qui nous consulte, c'est courir le risque de ne pas répondre à ses besoins.

Ce qu'il est important de noter ici c'est moins la multiplicité des champs d'intervention que la nécessité du recours aux données sans cesse renouvelées de l'observation sociologique pour pouvoir formuler des hypothèses adéquates sur les conditions sociales susceptibles de désorienter les individus ou de nuire à leur développement. Il ne s'agit point pour le conseiller de faire oeuvre de sociologue mais d'utiliser les données que lui fournit le sociologue.

Caractéristiques de la problématique originelle de l'orientation

Nous venons de voir comment l'information sociologique amène à modifier, en l'élargissant, la réponse à la première question: "Qu'est-ce qui ne va pas?" Quant à la question du "Pourquoi", l'orientation y a répondu en affirmant que les individus ne sont pas toujours capables de faire seuls des choix satisfaisants, au moment opportun. Plus précisément, les réponses apportées par Parsons et les autres fondateurs de l'orientation en Amérique du Nord ont été, en dépit de quelques divergences entre elles, typiques de la pensée sociale qui prédominait aux E.-U. au début de ce siècle (Rockwell & Rothey,

1961; Cremin, 1965; Stephens, 1970). Elles ont été "progressistes" et "fonctionnalistes"; c'est-à-dire qu'à l'intérieur d'une forme d'organisation sociale, d'une structure sociale considérées comme "allant-de-soi", naturelles (quoique perfectibles) elles postulaient qu'il fallait, et qu'on pouvait, aider les individus à se tailler la meilleure place qui soit, à partir de l'hypothèse implicite suivante: avec suffisamment d'efforts personnels, tout le monde peut arriver à se tailler cette place et à s'en trouver bien (Note 1). Il fallait aider les individus à s'accommoder à leur société, à en tirer le meilleur parti et à y être "heureux" (objectif ultime, sur lequel on ne s'est d'ailleurs jamais bien expliqué). De plus, leur effort d'accommodation, conjugué à l'avancement de la science, permettrait à la société de progresser.

Concrètement, cette réponse a été la création du "Vocational Guidance Movement" au service des futurs travailleurs, pour leur éviter les inadaptations les plus patentées auxquelles ils étaient exposés. De son côté le mouvement naissant des travailleurs sociaux s'occupait de pallier dans la mesure du possible les autres inadaptations et misères dues au transfert soudain en milieu urbain de populations rurales ou semi-rurales et aux conditions de vie associées à la prolétarianisation. C'est ce qui explique d'ailleurs la coopération qui s'établit entre les deux associations aux E.-U. (Note2); toutes les deux s'occupaient du gros problème identifié de l'époque: les perturbations provoquées dans la vie des individus par la transformation du monde du travail.

Deux sources d'influence: l'hygiène mentale et la psychothérapie

Dans le même temps, un autre mouvement voyait le jour, qui allait influencer l'orientation. C'est celui de "l'hygiène mentale" qui s'imposa à la suite de la publication en 1902 d'un livre où l'auteur utilisait son propre cas pour démontrer les effets du milieu sur l'équilibre psychique des individus (Beecher, 1948). Ce mouvement aurait pu porter un coup salutaire au "fonctionnalisme" en attirant l'attention sur les effets pathogènes du milieu, mais il a été vite enfermé dans une conception très normative, sinon répressive, de la santé mentale et de l'équilibre psychique (Broverman, Broverman & Clarkson, 1970); les conditions de l'hygiène mentale devenant celles qui permettent à un individu de ne pas perturber le fonctionnement de sa société. La prolifération des tests de personnalité et surtout l'utilisation qui en a été faite pour le classement et la

Le conseil psychologique et d'Orientation

sélection des individus témoignent éloquentement de cette conception normative de la santé mentale.

De son côté, la psychothérapie (entendue dans son sens le plus large), gagnait en audience et proposait de guérir l'individu perturbé en partant du postulat que c'est en lui seul que réside la cause dernière de ce qui est considéré comme "sa maladie". Dans cette perspective, quand une personne n'arrive pas à s'accommoder ou reste malheureuse, dans des circonstances où d'autres ne semblent pas souffrir, on la dit "malade", alors que sa souffrance, un symptôme, témoignent parfois d'un ordre social pathogène (Klein, 1976). La personne qui ne réussit pas à lire le monde de la façon communément admise voit son discours (d'ailleurs dénommé "dé-lire") taxé de nonsens, invalidé, sans qu'il soit tenu compte du fait que la lecture "communément admise" est enfermée dans un système de signes pré-établi, limité, imposé dès l'enfance, donc potentiellement aliénant. La réalité y est définie et mise en catégories d'une façon définitive qu'on prétend naturelle, alors qu'elle est culturelle. Et cette façon est dite "normale". L'expérience est décrétée, selon le cas, réelle ou irréelle (Laing, 1967) ou même, plus simplement, niée (Steiner, 1974). Se trouvent ainsi mis en place, une perception "normale" du monde, un développement "normal" de la personnalité, une affectivité "normale", une sexualité "normale" permettant de faire jouer les oppositions maturité/immaturité, santé/maladie, normalité/anormalité ou pathologie. Dans une telle structuration, les catégories du "différent", "trop", "pas assez" servent à faire basculer dans l'anormal, dans ce qui doit être corrigé, avec une particularité toutefois, que soulignait avec justesse Bertrand (1978): le comportement est rarement jugé "anormal" quand l'excès va dans le sens des valeurs dominantes de la société; la tolérance à la déviance devenant dans ce cas beaucoup plus grande.

Une conception "répressive" de l'adaptation

Ce qui est donc chaque fois mis en cause ce n'est pas la norme, mais le sujet rebelle, celui qui ne s'y conforme pas, qui s'en arrange mal, qui transgresse, et comme le dit Goffman (1968): "Pour le thérapeute, la seule conduite compatible avec ses obligations vis-à-vis de l'institution et de la profession consiste à écouter les doléances du patient en le persuadant que ses soi-disant difficultés avec l'institution, avec sa famille, avec la société, etc.,

sont en fait ses difficultés personnelles, et à lui suggérer de résoudre ses problèmes en réorganisant son univers intérieur" (p.429).

On pourrait objecter ici que cela ne nous concerne pas, que les interventions des conseillers n'ont pas d'objectifs à proprement parler thérapeutiques. Ceci est vrai, mais cela ne l'est pas moins que les théories du conseil sont toutes, ou presque, tirées ou inspirées des modèles thérapeutiques. Il n'est donc pas indifférent de prendre conscience de la perspective particulière qui a traditionnellement marqué la pensée et la pratique psychothérapeutiques.

Certains penseurs n'ont pas hésité à dénoncer le rôle normalisateur, répressif, de la pratique psychothérapeutique et la psychanalyse elle-même, longtemps considérée comme une pratique forcément subversive, est invitée à faire son autocritique. Lacan (1966) va même jusqu'à déclarer, qu'en Amérique du Nord, "le behaviourisme... a tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne" et que "la conception de la psychanalyse s'y est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social" (p.121). Déjà Freud nous avait mis en garde contre la dichotomisation abusive qui opposait normalité et névrose, mais ce qui n'était pas remis en cause, c'est l'idée même d'une rectification du psychisme individuel, de la guérison d'un sujet, siège d'un déséquilibre psychologique. Or, depuis quelques années, divers théoriciens (Agel, 1971; Bateson *et al.*, 1956; Cooper, 1968, 1976; Deleuze & Guattari, 1972; Esteron, 1972; Foucault, 1961; Fromm, 1955; Halleck, 1972; Laing, 1967, 1969; Lucas, 1978; Mechanic, 1969; Menninger, 1938; Szasz, 1961, 1970; Watzlawick, Beavin & Jackson, 1972) ont commencé à douter de la pertinence de cette façon de poser le problème, quelques-uns allant jusqu'à en dénoncer le caractère fondamentalement aliénant. D'une façon bien simplifiée, et qui ne tient pas compte de leurs divergences théoriques sur d'autres plans, nous pouvons retrouver chez tous ces auteurs, énoncée clairement ou en filigrane, la question suivante: se pourrait-il que l'individu qui n'arrive pas à être "heureux", celui qui souffre, qui est submergé par l'angoisse, par le mal de vivre, en raison de conditions sociales que tous les autres semblent fort bien tolérer, se pourrait-il que cet individu ne soit pas nécessairement malade? Certains ajoutent même: se pourrait-il, au contraire, que ce soit celui-là qui dispose d'encore suffisamment de résistance, qui serait donc en meilleure "santé", pour se débattre, pour

refuser des conditions de vie, des structures sociales inhumaines, alors que les autres sont, pour la grande majorité, tellement affaiblis, empoisonnés par ces mêmes conditions, qu'ils n'ont plus la force de se révolter, de réagir, qu'ils en sont comme anesthésiés et que c'est cette anesthésie qu'ils nomment "bonheur" ou "bonne adaptation" (un peu comme cet engourdissement bienheureux qui frappe le voyageur perdu dans la steppe glacée et destiné à mourir de froid). Ou encore: se pourrait-il que ces difficultés soient les manifestations particulièrement aiguës d'une crise de croissance, d'un accès à la lucidité, dont personne ne peut faire l'économie sans rester dans une situation de sous-développement psychologique?

Pour reprendre à notre compte ces interrogations et s'il faut employer la notion de "normalité", nous désirons demander: qui est normal? Est-ce la personne qui, après avoir contemplé à la télévision le spectacle des enfants "napalmisés" au Vietnam ou mourant de faim sur des bateaux qui ne vont nulle part, se lève ensuite pour boire tranquillement un verre de bière et commencer sa partie de bridge, ou celle que ces images font se consumer dans l'angoisse, éclater, sombrer dans l'horreur, sans pouvoir en sortir, faute de bien soutenir des réalités qu'on dit, avec tant d'insouciance, "insoutenables"?

Qui est "normal"? Santos (1973) délirant de douleur devant le sort réservé aux petits mongoliens institutionnalisés, administrés avec sadisme, ou les gérants à l'esprit tranquille de ce malheur innocent? S'il est vrai que ces réalités sont "insoutenables", ce qui devrait peut-être nous inquiéter c'est que tant de personnes les supportent si bien, c'est qu'elles n'empêchent pas la majorité d'entre nous de bien dormir, de bien "fonctionner".

Jalons pour une approche psychosociale

Encore une fois, la tentation est grande de considérer que cette façon de poser le problème ne nous regarde pas nous, conseillers. "Après tout, entend-on dire, en relation d'aide, de conseil, nous n'avons pas affaire à des situations aussi graves et les clients veulent qu'on les aide à s'adapter" (Note 3) quand on ne dit pas "à être heureux". Or, il n'est pas difficile de voir que cette façon de poser le problème nous concerne. L'adolescent qui n'arrive pas à faire un choix professionnel valable et qui se réfugie dans la délinquance,

parce que les avenues ouvertes pour lui dans le monde du travail sont toutes aliénantes, *ne peut pas se reconnaître dans notre discours* sur la réalisation de soi par le travail. L'écolier qui ne fait plus rien, parce que l'école est un milieu compétitif et anonyme qui l'écrase et lui fait peur, a besoin d'aide parce qu'il *a raison*. Le petit garçon ou la petite fille qui se renferment en eux-mêmes parce qu'ils ne veulent pas devenir ce que l'école (ou la maison) leur propose comme étant le modèle du garçon ou de la fille, n'ont pas besoin d'être aidés de la façon dont on a tenté de le faire traditionnellement, en leur apprenant à intégrer le rôle prévu par la structure scolaire (familiale). Le cadre hypertendu qui présente des symptômes dits "paranoïdes", qui se sent incapable d'établir des relations confiantes et authentiques avec son entourage, a besoin d'abord qu'on reconnaisse qu'il *a raison*, que son entourage tel qu'il est défini par le système compétitif dans lequel baigne sa quotidienneté est forcément *menaçant* et *malveillant* et qu'il ne s'agit pas simplement là de pures projections de sa part ou d'une quelconque incapacité à "s'ouvrir à autrui" ou à "être soi-même". L'ouvrier qui est au bord de la névrose parce que son travail sur la chaîne de montage le rend misérable, la femme mariée "qui fait de la dépression" parce qu'elle ne peut rien faire d'autre avec les minces possibilités de recyclage qu'on lui offre, ne peuvent être assistés que si d'abord on reconnaît qu'ils ont raison et que les aider simplement à faire ou à refaire un choix professionnel ou scolaire parmi les possibilités actuelles n'est pas suffisant ou est même carrément impertinent, dans tous les sens du terme. Ils ont peut-être besoin d'apprendre à mieux se connaître, à mieux identifier leurs forces et leurs faiblesses, mais aussi à identifier les forces et les faiblesses de l'organisation sociale dans laquelle s'inscrit leur existence, et sur lesquelles devra aussi porter leur activité s'ils veulent vivre pleinement (Note 4).

Il ne s'agit nullement ici d'annuler dimension personnelle d'un problème pour n'en faire qu'un problème social. On n'éviterait dans ce cas un réductionnisme que pour en adopter un autre. Il s'agit de faire prendre conscience à chaque individu de sa façon personnelle de transiger avec une réalité socio-économico-politique. Prenons l'exemple de ce travailleur marié et père de famille aigri et déprimé parce que malgré tous ses efforts il n'arrive pas à obtenir une promotion qui améliorerait son statut et le niveau de vie de sa famille. Il se sent diminué et incompe-

Le conseil psychologique et d'Orientation

tent. Au travail il a des relations peu satisfaisantes avec ses collègues qu'il considère comme autant de concurrents. A la maison il vit dans un isolement affectif car il ne peut parler avec ses enfants et sa femme des sentiments confus de frustration et d'auto-dépréciation que lui procure un échec dont il s'attribue la responsabilité. De toute façon, ses relations avec les siens ont toujours ressemblé à celles d'un chef avec ses subordonnés et l'expression des émotions y tient peu de place, à l'exception des accès de colère qu'il pique de temps à autre, car il soupçonne ses enfants de le mépriser en raison de son échec. Son humeur oscille donc continuellement entre la dépression et la colère. Il faudra d'un côté amener cet homme à être plus près de ses émotions, de ses besoins affectifs et à pouvoir les exprimer. D'un autre côté, il faudra aussi l'aider à reconnaître et si possible à tenter de transformer les structures socio-économico-politiques dans lesquelles il lui est prescrit de réussir matériellement, alors que lui sont refusés les moyens d'accès à cette réussite. Il faudra aussi l'amener à réexaminer le rôle masculin stéréotypé qui fait de lui le seul responsable de la subsistance de sa famille et qui lui attribue à l'intérieur de cette unité le pouvoir d'un chef, le distrayant ainsi de l'absence de pouvoir qu'il doit vivre à l'extérieur de sa famille. Ce même rôle l'oblige à se montrer toujours fort et décidé et lui interdit de vivre, ressentir et exprimer une large gamme de désirs et d'émotions considérés comme des signes de faiblesse incompatibles avec son statut.

Cette dimension éducative de l'intervention exige la formation de groupes dont les membres vivent des situations semblables (Jakubowicz, 1978). Le travail avec des groupes est à privilégier pour deux raisons: d'une part, la confrontation des situations individuelles facilitera la prise de conscience de leurs dimensions socio-économico-politiques communes et servira de support à d'éventuelles actions collectives ou individuelles. D'autre part, il est plus aisé dans un groupe de démystifier le rôle du conseiller et d'équilibrer le pouvoir entre les divers membres du groupe.

Ce processus de récupération du pouvoir des individus sur les conditions socio-économico-politiques de leur existence, que nous proposons de désigner par les termes de "maturité politique", constitue l'un des pôles essentiels de l'intervention. Il doit, rappelons-le encore une fois, se poursuivre *concurrentement* avec un processus de transformation personnelle pour déboucher sur des façons

renouvelées et satisfaisantes de transiger avec la réalité.

Travailler dans cette optique cela peut vouloir dire, aussi, reconnaître avec un adolescent que, pour lui, il n'y a peut-être pas de choix professionnel qui lui permettra de "se réaliser". Cependant, puisque son insertion sociale passe par son travail, il pourra utiliser sa situation professionnelle de diverses autres façons: pour en faire une base d'activités de transformations sociales (syndicalisme, revendication d'autogestion, animation, éducation politique, etc.) pour tisser des relations et vivre sa solidarité avec d'autres travailleurs ou, à la limite, pour tenter de neutraliser le plus possible les effets nocifs de ce type d'investissement professionnel (le seul qui lui soit ouvert) en le réduisant à sa stricte fonction de gagnepain et en s'investissant, le plus possible, ailleurs, dans d'autres sphères d'activités (familiales, politiques, sociales, culturelles, etc.), c'est-à-dire qu'il faudrait, en somme, l'aider à mettre le travail à sa place dans sa vie. Nous n'hésitons pas à le répéter, le respect fondamental qu'on doit à l'individu qui consulte, c'est d'abord de reconnaître avec lui, chaque fois que la situation permet d'en faire l'hypothèse, qu'il a raison d'imputer son malheur, du moins en partie, à la société qui l'opprime, que lui et sa société sont à envisager comme un ensemble et dans un rapport dialectique et que, s'il veut lutter, il lui faut identifier toutes les causes internes et externes de son aliénéation, pour pouvoir agir en conséquence. Bref, si une personne fonctionne mal dans sa société, cela peut être dû à un quelconque défaut ou mauvaise organisation de son univers intérieur, mais peut-être aussi qu'un certain nombre de vices dans la structure et le fonctionnement de son organisation sociale l'empêchent de bien vivre. (Ces vices allant des plus intériorisés, comme les normes ou les tabous paralysants, aux plus externes, comme l'utilisation de l'espace urbain ou la division du travail dans l'industrie).

Mais nos clients ne se recrutent pas uniquement chez les personnes "souffrantes", "inadaptées" ou qui "fonctionnent mal". Nombreux sont ceux qui viennent consulter pour "y voir plus clair", afin d'être sûrs de faire "un bon choix" (vocationnel ou autre) ou parce qu'ils ne se sentent pas bien dans leur peau, parce qu'ils sont à la recherche d'une identité ou parce qu'ils sentent confusément qu'ils pourraient vivre d'une façon plus intense, plus dynamique, plus élargie, plus personnelle. A tous ceux-là, les conseillers, pour peu qu'ils soient humanistes, offrent, par des approches

et des moyens plus ou moins variés, de les mettre le plus en contact avec eux-mêmes, de les rendre, comme on dit, les plus authentiques possible, de les désaliéner. Ils contribuent ainsi à leur permettre de "se trouver", de "croître", et dans le meilleur des cas, à apprendre à devenir toujours plus eux-mêmes. Cette entreprise, qu'elle soit une étape ou un aboutissement dans le processus de la consultation, est généralement limitée aux dimensions intrapsychiques du développement: imaginaire personnel, affectivité, personnalité, aspirations, image de soi, parfois aussi capacités intellectuelles ou style cognitif, etc. Mais, la vie psychique du sujet est aussi façonnée par son appartenance à une société, par sa socialisation. Au cours de cette socialisation, il a plus ou moins intégré et de façon plus ou moins rigide un certain nombre de modèles, de rôles, de valeurs, d'attitudes, de préjugés, de stéréotypes, de modes de communication, une symbolique, un imaginaire socioculturel, qui enferment son être, ses capacités d'existence et d'expression dans un cadre, un carcan qu'il ne perçoit pas nécessairement comme tel, qu'il n'a pas l'occasion de remettre en question, de réexaminer, pour le rejeter, le modifier ou lui donner son adhésion (Veress, 1972). Il n'y a pas à s'étonner d'ailleurs de cette espèce de cécité, puisque le propre même de la socialisation est de nous faire sentir et vivre comme étant "naturel" ce qui est "culturel". Il nous est difficile d'adopter spontanément à l'égard de notre société un regard d'anthropologue. Or, si nous voulons vraiment aider les clients à devenir toujours plus eux-mêmes, si nous voulons les désaliéner, il faut aussi leur permettre de prendre conscience de ce qui en eux est étranger à eux, subi sans lucidité plutôt qu'assumé, rejeté ou transformé. Autrement dit, il nous faut les mettre en contact avec la société en eux, c'est-à-dire avec les dimensions psychosociales de leur développement.

Comme on peut le voir, dans cette manière de poser les questions, il y a un déplacement du projecteur, un glissement de la perspective, qui tente de saisir dans le champ de la compréhension et de l'action non pas la société en plus de l'individu, mais l'individu dans sa société et la société dans l'individu.

*Pour éviter le charme discret
de certains humanismes*

Avant de terminer, je voudrais insister sur la différence entre la perspective que je viens d'évoquer ici et celle qui a été proposée en

réponse à l'insatisfaction provoquée par la seule réponse fonctionnaliste qui a été longtemps celle de l'orientation et de la consultation psychologique en général. Je fais allusion à ce qu'on a appelé le mouvement de l'humanisme individualiste. En effet, à l'humanisme fonctionnaliste et résolument progressiste qui a marqué l'orientation à ses débuts a succédé une deuxième forme d'humanisme dit "individualiste" (Hansen, 1974). Cette forme d'humanisme, née du constat de divergences inconciliables entre les exigences imposées par la société et les aspirations individuelles, a amené certains spécialistes de la relation d'aide à renoncer à l'entreprise impossible de rendre les individus plus heureux en les poussant à devenir plus fonctionnels dans leur société. Mais, ils n'ont pas renoncé à l'ambition de les rendre "heureux" tout court. Ils ont simplement décidé de se centrer, pour ce faire, uniquement sur l'individu en soi, sur sa vie intrapsychique. Cette tendance, fort en vogue actuellement, comporte, ainsi que je le soulignais plus haut, une lacune qui me semble considérable. Elle fait passer la relation d'une situation qui la subordonnait aux injonctions de la société à une situation qui exclut la société. Mais, il en va de la société comme de l'Etat: en l'ignorant on ne l'empêche pas d'intervenir dans notre existence. Ce sont là des réalités qu'on ne peut traiter par le mépris. Dans le cas de la société, on ne peut même pas la traiter comme étant extérieure à soi. C'est une banalité de dire que nous constituons la société et qu'elle nous constitue. Le dualisme personne-société s'est d'ailleurs révélé tellement insuffisant pour comprendre et l'une et l'autre qu'il s'est institué dans le champ de la psychologie une discipline, la psychologie sociale, chargée de rendre intelligibles les liens de nature circulaire qui se tissent entre l'individu et sa société.

Et c'est aux données et aux concepts fournis par cette discipline qu'il faut aussi faire appel pour aider l'individu à se mieux connaître. De plus, les données tirées de la sociologie devront, par le biais d'une information sociologique adéquate, lui permettre de vivre d'une façon plus lucide, moins passive et l'aider à combattre l'objectivation, la réification, et à exister toujours plus en tant que sujet.

En résumé, si en orientation les réponses aux questions: "Qu'est-ce qui ne va pas?" et "Pourquoi?" ont été traditionnellement: "C'est le choix judicieux d'une profession" et "C'est parce que l'individu ne sait pas comment

Le conseil psychologique et d'Orientation

choisir”, nous proposons que la réponse à la première question tienne compte de tous les autres changements survenus, susceptibles de rendre difficile ou problématique le développement optimal des individus à l'intérieur de leur société. Quant à la réponse à la deuxième question, nous voudrions qu'elle n'isole pas la vie psychique d'un sujet de la société dont il est partie constituante et qui le façonne. Si le projet du conseiller est de travailler au développement, il lui faut tenir compte des dimensions intra-psychiques, psychosociales et sociologiques du développement individuel et admettre que la seule chose qu'il puisse faire est rendre son client non pas heureux (c'est l'ambition démesurée!), mais le plus autonome, le plus lucide, le plus conscient possible, le plus capable de prendre en main son existence et que, dans ce sens, il n'y a pas, à la limite, de “maturité” psychologique, sans “maturité” politique.

Notes

1. C'est l'époque où la popularité du mythe de la société sans frontière et de la mobilité sociale illimitée est à son zénith, comme en témoigne la prolifération, dans les journaux, les magazines, les ouvrages d'édification et les romans du temps, des “success stories” (histoires “vraies” ou imaginées de personnes, parties du plus bas de l'échelle sociale, accédant par leurs vertus et leur labeur au sommet de cette échelle).
2. Coopération qui fut à l'origine d'une revue: “The Personnel and Guidance Journal”.
3. L'adaptation dont il est fait mention ici est plus souvent qu'autrement pensée en termes d'accommodation.
4. A l'instar de ce qui se fait déjà dans l'approche structurelle en service social (Moreau, 1979).

Références

- Bel, J. *The radical therapist*. New York: Ballantine, 1971.
- Bateson, G. Jackson, D.D., Haley, J., & Weakland, J. Toward a theory of schizophrenia. *Behavioral Science*, 1956, 1, 251-264.
- Beers, C. *A mind that found itself*. New York: Doubleday, 1948.
- Bertrand, M.-A. Déviance et marginalité. *L'Orientation professionnelle*, 1978, 14, 25-37.
- Broverman, I., Broverman, D.M. & Clarkson, F.E. Sex role stereotypes and clinical judgments of mental health. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 1970, 34, 1-7.
- Cooper, D. Aliénation mentale et aliénation sociale. *Recherches*, décembre 1968, 48-49.
- Cooper, D. *Une grammaire à l'usage des vivants*. Paris: Editions du Seuil, 1976.
- Cremin, L.A. The progressive heritage of the guidance movement. In R.L. Moshier, R.F. Carle & C.D. Kehas, (Eds.), *Guidance, an examination*. New York: Harcourt, 1965.
- Deleuze, G. et Guattari, F. *L'anti-Oedipe*. Paris: Les Editions de Minuit, 1972.
- Esterson, A. *Les feuilles nouvelles; la dialectique de la folie*. Paris: Payot, 1972.
- Foucault, M. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris: Plon, 1961.
- Fromm, E. *The sane society*. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1955.
- Goffman, E. *Asiles*. Paris: Les Editions de Minuit, 1968.
- Halleck, S. *The politics of therapy*. New York: Harper and Row Publishers, 1972.
- Hansen, D.A. Social change and humanistic confusion: considerations for a politics of counseling. In E.L. Herr (Eds.), *Vocational guidance and human development*. Boston: Houghton Mifflin, 1974.
- Jakubowicz, A. *La pratique du service de psychiatrie de la Société de Secours Minière de Blanzay*, Texte ronéotypé Montceau-les-Mines, 1978.
- Klein, Marjorie H. Feminist concepts of therapy outcome. *Psychotherapy, Theory, Research and Practice*, 1976, 13, 89-95.
- Lacan, J. *Ecrits*, Tome 1. Paris: Editions du Seuil, 1966.
- Laing, R. *La politique de l'expérience*. Paris: Stock, 1967.
- Laing, R. *Soi et les autres*. Paris: Gallimard, 1969.
- Lucas, P. Une autre relation thérapeutique, l'expérience de Montceau-les-Mines. *Esprit*, 1978, 4, 51-74.
- Mechanic, D. *Mental health and Society Policy*. Englewood Cliffs, New York: Prentice Hall, 1969.
- Menninger, K.A. *Man against himself*. New York: Harcourt, Brace and Company, 1938.
- Moreau, M. A structural approach to social work practice. *Canadian Journal of Social Work Education*, 1979, 5, 78-94.
- Parsons, F. *Choosing a vocation*. Boston, 1909.
- Rockwell, J.J. & Rothey, J.W.M. Some social ideas of pioneers in the guidance movement. *Personnel and Guidance Journal*, 1961, 40, 349-354.
- Rousselet, Jean. Nouvelles attitudes de la jeunesse face au travail. *L'Orientation professionnelle*, 1972, 8, 351-365.
- Santos, E. *La malcastrée*. Paris: Maspéro, 1973.

P. Fahmy

- Steiner, C. *Scripts people live*. New York: Bantam, 1974.
- Stephens, W.R. *Social reform and the origins of vocational guidance*. Washington: American Personnel and Guidance Association, 1970.
- Szasz, T. *The myth of mental illness*. New York: Harper and Row, 1961.
- Szasz, T. *The manufacture of madness*. New York: Harper and Row, 1970.
- Veress, M. et Veress, Z. L'Orientation, aliénation ou désaliénation? *Revue de Psychologie et des Sciences de l'Education*, 1972, 7, 3-25.
- Watzlawick, P., Beavin, J., and Jackson, D.D. *Une logique de la communication*. Paris: Editions du Seuil, 1972.

AU SUJET DE L'AUTEUR

Pauline Fahmy est professeur agrégé à la Faculté des sciences de l'éducation de l'université Laval. Elle a travaillé comme conseillère d'orientation pendant deux ans dans des écoles secondaires et elle continue d'offrir des services de counselling et d'orientation dans son propre bureau privé. Elle a obtenu son doctorat en Psychologie à l'Université de Paris en 1974. Elle a été stagiaire au laboratoire d'ethnologie sociale et de psycho-sociologie (Montrouge – France, 1968-1969). Elle a publié des articles sur les aspirations des adolescentes et sur la socialisation des filles. Elle s'intéresse actuellement aux dimensions psycho-socio-politiques du counselling et de l'éducation psychologique.